

SI HAUT QU'UN CŒUR PUT VOLER

Tania Pividori

Resonance musicale : Tania Pividori et Denis Colin

« C'est une boule de cristal Ming. Si parfaite et sans l'ombre d'une faute qu'un domestique la laissa tomber du cinquième étage, et elle rebondissait comme une balle de tennis sur le macadam de la cour. »

Jean Cocteau, *La Fin du Potomak*

Il était fumiste de son état et réparait mieux que quiconque toute cheminée, conduit d'immeuble, poêle individuel, sorties inopinées de fumées internes ou externes. Un vrai professionnel malgré sa jeunesse, proche des gens, honnête et compétent. Un de ceux que l'on rêve de rencontrer pour éviter les indécrottes commises par certains membres de la profession. Peu porté sur les études, il avait interrompu sa scolarité dès que cela avait été possible pour entrer chez les compagnons du Tour de France.

Son passage au collège lui avait donné le goût de la poésie. Il était fasciné par l'écriture en vers. Le vers, le vers sous toutes ses formes, rimes croisées, rimes embrassées, octosyllabes, hendécasyllabes, tout lui plaisait et il se prêtait à l'exercice de l'écriture poétique avec ferveur. Il avait commencé à l'âge de douze ans, stimulé par un enseignant hors norme, un homme marié à une femme originaire de la République tchèque, qui avait donné à lire à ses élèves cette année-là *Le brave soldat Švejk* de Jaroslav Hašek, les aventures d'un soldat anti-héros, optimiste, déclaré idiot par les autorités militaires, enrôlé de force dans l'armée autrichienne. L'ouvrage était avant tout une satire antimilitariste politique et sociale sur la Première Guerre mondiale. La connexion directe avec l'écriture

poétique lui avait paru immédiate. La naïveté et la feinte insouciance de Švejk en avaient été le ferment fondateur.

Et c'est face à l'horizon au-dessus des toits de zinc parisiens que, le carnet à la main, il trouvait son inspiration littéraire. Le vide source de plénitude le comblait d'images, de mots à construire, de sensations à éprouver sur l'autel de l'incertitude et du chaos.

Il était fumiste donc, et toute sa vie son métier lui avait apporté bonheur et frayeur. Le frisson et l'adrénaline face au vide l'électrisaient. Passant de toits en cheminées, sa vie ne tenait qu'à un fil, au fil ténu qui lie l'homme au baudrier qui le protège de la chute, à ce fragile fil qui nous retient aux choses et aux hommes. Du haut du toit, il pouvait voir ce lundi 11 octobre 1976, le cimetière du Montparnasse où reposaient Baudelaire et Desnos.

Tandis que les yeux clos, il tentait de se remémorer deux poèmes qui, pour lui, rapprochaient ces auteurs, *À une passante* et *À la mystérieuse*, et ne parvenant pas à se souvenir de la raison pour laquelle il mettait ces deux textes côte à côte, il ne vit pas le ciel basculer. Et chute il y eut.

Les températures exceptionnelles de cette année caniculaire fort éprouvante pour la nature et pour les hommes s'étaient peu à peu normalisées. Antony pouvait à nouveau envisager de parcourir la cime des édifices brûlants l'été, de glace, l'hiver.

Le jour du drame, il n'avait pas comme à son habitude consulté la météo. Rien de dangereux pour son activité ne semblait se profiler, au contraire, le jour s'était levé laissant place à un beau soleil d'octobre, fait rare à Paris. Antony avait plusieurs chantiers à finir cette semaine-là, avant les pluies qui s'annonçaient. Scrutant l'horizon, l'allégresse l'accompagnerait pour la journée.

Or, malgré le ciel limpide, des pluies étaient prévues. Tout à coup vers quinze heures se forma au-dessus du sud de la capitale un orage supercellulaire d'une intensité exceptionnelle que personne n'avait pu prévoir. L'on pouvait voir un tourbillon monstrueux accompagné de

grêle et de vents violents fondre sur cette partie de Paris. Un nuage-mur qui se déplaçait avec une incroyable vélocité et qui prenait la forme d'une soucoupe volante dévastant tout sur son passage happa littéralement Antony qui n'avait pas eu le temps de descendre des toits pour se mettre à l'abri. Il avait été balayé par ce courant subit, était tombé du cinquième étage dans le vide pour atterrir sur l'auvent du commerce du rez-de-chaussée qui venait juste d'être livré d'une palette de briques de lait sur laquelle il s'écrasa après avoir déchiqueté le store dans sa chute. Les packs de lait explosèrent laissant place à une mare virginale dans laquelle se répandait le sang versé des blessures d'Antony. Inconscient, rouge et blanc de sang et de lait, il fut porté à l'hôpital le plus proche.

– Madame ? Madame ? Vous m'entendez ?

– Oui...oui... qu'est-ce qui s'est passé ?...

Anna regardait avec stupeur le plafond, éblouie par les rangées de lumière crue de l'ambulance.

– Vous avez reçu un choc, un homme est tombé du toit. Il a atterri sur le store de la boutique au moment où vous passiez. La structure métallique du store vous est tombée dessus. On vous emmène à l'hôpital pour vous soigner.

– Non, non, je peux pas, ça va aller. J'ai un rendez-vous important.

– Madame, vous avez une blessure à la tête et vous saignez.

– Mais non, je peux pas...

Anna était passé au mauvais endroit au mauvais moment. La structure du store n'avait pas résisté à la chute d'Antony et le système d'ouverture à bras métallique articulé avait cédé avec grand fracas. Qu'Antony soit encore en vie relevait du surnaturel et qu'Anna n'ait pas été écrasée à une seconde près tenait du miracle.

Bip du cardioscope, perfusion d'antalgiques, pompe à morphine à portée, le traumatisme était présent. Trois jours de coma, tibia et péroné de la jambe gauche fracturés, arrachement des ligaments du genou, multiples

contusions, traumatisme crânien, plaies profondes aux avant-bras et aux mains, la chute aurait dû être mortelle. Mal en point, mais bien en vie, Antony, protégé par le ciel qu'il aimait tant, était miraculé.

La récupération fut lente, les douleurs intenses, il ne parvenait pas à s'exprimer, avait du mal à construire des phrases compréhensibles. Lorsqu'il parlait, ne sortaient de sa bouche que des mots inintelligibles, des sons gutturaux faits de consonnes râpeuses, si bien que l'on craignait une aphasie de Wernicke.

On avait mis du temps à connaître son identité, il n'avait aucun papier sur lui, personne sur place lors de sa chute n'avait pu remonter aux informations nécessaires à son identification, ni même aux coordonnées de l'entreprise qui l'employait.

Ce n'est qu'au bout de cinq jours que Suzy, morte d'angoisse, se manifesta. Le commissariat de son quartier ne pouvant curieusement lui donner aucune nouvelle, elle avait fait le tour de la moitié des hôpitaux parisiens, et avait retrouvé son fils à Saint-Vincent-de-Paul.

Le mystère des borborygmes d'Antony avait été percé, c'était un dialecte calabrais agrémenté d'un accent albanais. Suzy n'en revenait pas, elle était sidérée, incapable de réagir, impuissante. Elle qui avait tout fait pour s'intégrer, pour que son fils ait « un bon métier ». Pour qu'il puisse s'épanouir loin des carcans d'une société qui l'étouffait, elle avait fui son pays natal. Et voilà que maintenant son garçon à la suite du traumatisme qu'il avait subi, par son moyen de s'exprimer la ramenait brutalement à ses origines, à cette avalanche d'images qu'elle avait voulu effacer, à cette violence d'une région régie par des clans qui voulaient dominer le territoire, l'espace, à cette exquise violence des couleurs ; bleu le ciel, rouge la terre.

Antony ne s'exprimait désormais presque plus que dans le dialecte de Scylla, un village du sud de la Calabre sur le détroit de Messine bien connu dans la mythologie grecque pour être le refuge du monstre marin éponyme aux douze

pieds et aux six têtes qui dévorait tous ceux qui croisaient son chemin. Le village d'origine de sa mère, Suzy. Était-ce son destin, était-ce son karma qui l'avaient mis dans cette situation ? En tout cas, le gars de la Courneuve qui n'avait jamais mis les pieds en Italie ni même appris la langue de ce pays, qui l'avait juste entendue parfois de la bouche de sa mère, était maintenant bilingue.

Antonio écoutait distraitement la tirade de Maître Confiteor. Elle avait été nommée d'office et à la seule découverte de son nom, il avait eu immédiatement confiance. Un tel patronyme ne pouvait qu'inspirer confiance ou terreur. Il regardait ses yeux d'un vert émeraude, ses mains qui s'agitaient dans l'air lourd de la salle d'audience, ses lèvres qui se mouvaient sans qu'il veuille comprendre le sens des mots. Son esprit était en veille, incapable de vigilance, il entendait la musique des mots, tel un poème, telle une mélodie en devenir, la musique du sens dans un état émotionnel de paix.

« ... Maître Bridard, vos arguments ne sont pas recevables. Il ne peut y avoir éloge de la faute d'un point de vue juridique, elle est toujours sanctionnée d'un point de vue moral. Elle est sanctionnée par la morale elle-même, par la morale que vous évoquez inspirée des croyances religieuses et dans notre société des croyances chrétiennes. Et la jurisprudence n'est qu'une interprétation des textes qui existent, qui interrogent l'application de la règle de droit. Il s'agit ici de mon client, et pour cet homme au passé douloureux à la suite du terrible accident qui à l'aube de sa vie a anéanti son avenir, meurtri son corps et lui a laissé de lourdes séquelles neurologiques et psychologiques, j'interroge cette règle de droit notamment au vu des circonstances atténuantes dans ce dossier. Vous nous accusez de faire l'éloge de la faute, c'est l'éloge de la vie en réalité qu'il faudrait pointer, l'éloge de la passion de la vie, car dans le cas précis de mon client la faute est une piste. La faute l'a reconstruit en tant qu'individu. La faute lui a permis de passer par une phase de réflexion,

d'introspection, de charité humaine, de résilience, de rédemption même. Et si nous devions encenser la faute dans cette cour, nous parlerions bien d'autre chose, nous évoquerions l'éloge de l'après faute...

... Notre vie est faite de faute... s'il n'y a pas de faute, la vie est terne, l'humain ne traverse pas les choses et les événements de la même façon. L'homme n'est pas parfait, il est contradictoire, ça l'excuse de beaucoup de choses. Ça ne l'excuse pas de commettre des délits, ça ne l'excuse pas des vols qu'il est susceptible de commettre. Mais peut-on parler dans le cas de mon client de délit volontaire ?... »

La plaidoirie de Maître Confiteor ainsi que le témoignage poignant d'Anna, avec qui Antonio partageait sa vie depuis l'accident, avaient conduit le tribunal à conclure à un non-lieu. Les circonstances de son arrestation et ce qui était devenu véritablement une transmutation avaient fait disparaître chez Antonio tous les troubles encore présents.

Après sa chute, il avait abandonné son prénom Antony pour se faire appeler Antonio. Antony, c'est le prénom que lui avait donné sa mère qui était fan de Richard Anthony le chanteur à succès des années soixante. Suzy avait préféré pour son fils le prénom Antony sans h, à celui de Richard. Pour le 70^e anniversaire de Suzy, il avait enfin trouvé et lui avait offert *E il treno va*, le vinyle de la version italienne du tube *Et j'entends siffler le train* qui commence par ces mots : « Anche tu dicevi un dì / Non venir se partirò / Non venire a salutare il nostro amor ». « Toi aussi un jour tu disais / Ne viens pas si je pars / Ne viens pas saluer notre amour ». Le disque passait en boucle lorsque Antonio venait faire le ménage dans l'appartement familial. Suzy percluse de rhumatismes se déplaçait avec plus de difficulté, mais elle veillait au grain et veillait aussi à ce que son fils se comporte de façon « honnête et respectable », le ménage de l'appartement en faisant partie.

Antonio, à la suite de son accident, n'avait jamais pu remettre les pieds sur un toit. Sa récupération physique

lente et délicate l'avait à jamais éloigné des cimes. Lorsqu'il était sorti du coma, il avait tenu à rencontrer la personne qu'il avait failli écraser lors de sa chute. Il s'éprit de la jeune femme immédiatement et resta plusieurs minutes, figé là, à la regarder.

Sans mots, sans gestes, avec une effusion de larmes de joie, elle lui déclara en retour son amour.

Anna était neuropsychologue. Aussi mit-elle au point plusieurs séries d'exercices afin que la récupération des fonctions neurologiques lésées soit optimale. Parmi ce protocole figurait pour la plasticité cérébrale, la réalisation de recettes de cuisine fort élaborées associée à l'écoute de musiques choisies. Les fonctions exécutives telles que, planification, contrôle, flexibilité, anticipation, mémoire, attention, concentration étaient sollicitées lors de l'exécution des recettes et la musique stimulant toutes les aires cérébrales faisait le reste.

Dîner d'un bœuf Wellington accompagné d'un Côte-Rôtie en écoutant Karlheinz Stockhausen ou les Pink Floyd faisait désormais partie de la rééducation et des soirées agréables.

Antonio craignait désormais le vide et avait gardé un léger boitement qui excluait tout équilibrisme. De plus, s'exprimer en calabrais mâtiné de français ne lui facilitait pas la tâche pour trouver un nouvel emploi. Il devait pourtant travailler pour subvenir à ses besoins et à ceux de Suzy. Après plusieurs tentatives infructueuses d'embauches, il avait mis au point sa petite entreprise de services contre services. C'est ainsi qu'il la définissait.

Il parvenait à lire à nouveau le français et s'appliquait avec Anna à réciter les fables de La Fontaine. Et c'est à la lecture de la maxime de la fable *Le Chartier embourbé* : « Aide toi et le ciel t'aidera » que lui était venue l'idée de prendre et de donner en une seule action.

Ne pouvant monter aucune société par manque de moyens, il mettrait sur pied un modèle singulier d'accompagnement destiné au particulier en visant à être

le plus équitable possible dans ses actions.

Il proposerait des services de réparation multiples : chantiers d'électricité, menuiserie, plomberie, révisions en tout genre, réparation d'appareil, etc. En ciblant les retraités, les femmes seules, les familles débordées dans les quartiers riches de la capitale, il saurait trouver une clientèle.

Il se présenterait comme une entreprise envoyée par le syndic de l'immeuble pour l'entretien général. Cela ne supposait aucune facturation. Et face à la crédulité des copropriétaires quant à l'attitude altruiste et prévoyante de ces cabinets de gestion immobilière, il prendrait rendez-vous en amont pour pouvoir passer dans la journée, à l'heure où les appartements sont vides, se ferait ouvrir les portes par le gardien de l'immeuble, ferait toutes les menues réparations déterminées avec les propriétaires et à cette occasion il déroberait un objet de valeur oublié dans un placard, de l'argent caché ou toute autre source de revenu. Un échange de services en somme.

La règle d'or serait de ne jamais revenir au même endroit, Paris et sa banlieue sont assez vastes pour pouvoir le faire. De même, chaque carte SIM serait systématiquement détruite après chaque chantier. Les précautions d'usage de type maquillage, perruque et autre grimage peaufineraient le subterfuge. Les gains tirés de la revente de ces objets combleraient ses dépenses courantes et lui permettraient de suivre les préceptes de Suzy pour vivre une vie « honnête et respectable ».

Pendant plus de trente ans, cette mécanique bien huilée lui avait permis de vivre dignement et de mettre Suzy hors du besoin. La mécanique bien huilée s'est pourtant grippée d'un coup le lundi 11 octobre 2021. Il avait toujours fait en sorte de ne pas travailler à cette date-là, par superstition sans doute et aussi pour célébrer ce qu'il considérait comme un miracle. Tous les ans, le 11 octobre, il se rendait en pèlerinage au Petit Palais pour se recueillir devant l'icône de saint Côme et saint Damien, les saints guérisseurs qui, selon Suzy, l'avaient sauvé lors de sa chute du toit.

Pourtant ce 11 octobre tout bascula dans l'appartement de l'avenue Niel, le dernier appartement de la journée pour Antonio. Les gains du jour étaient fort satisfaisants. Les trois montres subtilisées lui suffiraient pour gâter Suzy et régler toutes ses dépenses.

Il aurait dû partir mais voulait jeter un dernier coup d'œil dans le secrétaire du salon. La tête penchée à étudier le mécanisme d'ouverture il ne vit pas le propriétaire, rentré trop tôt, se dresser comme un spectre devant lui. Antonio voulut empêcher l'homme de crier quand tout à coup celui-ci s'effondra sur le sol. L'homme ne respirait plus, son cœur s'était arrêté. Sans céder à la panique, Antonio commença un massage cardiaque. La porte d'entrée étant restée ouverte, les voisins affluèrent, les secours et la police arrivèrent suffisamment à temps pour transporter à l'hôpital l'homme dont le cœur s'était, grâce à Antonio, remis à battre.

Découvert sous sa perruque, ses trois montres au poignet, menotté, salué par la foule de badauds ayant eu vent du sauvetage et qui ne comprenait donc rien à l'arrestation, Antonio souriait à l'idée que pour un bref moment il était devenu thaumaturge comme les saints qu'il visitait chaque année au Petit Palais. Il se sentait désormais libéré, léger, serein, en apesanteur comme dans cet instant fugace où la vague cesse de monter mais ne redescend pas encore. Il se sentait soulagé d'avoir été découvert, il se sentait apaisé d'avoir sauvé cet homme. Confiant, il savait qu'à cet instant sa vie reprenait son cours, qu'une nouvelle ère faite d'un avenir radieux s'ouvrait.

À cœur constant, la trace des faux-pas sur le sable est balayée par la marée.



<https://ouf-revue.fr/n2#10>

Improvisation par Tania Pividori et Denis Colin sur *Abri-tête*, poème d'Antonio, le héros de *Si haut qu'un cœur put voler*, du temps où il en écrivait un par jour.

Pour écouter *Abri-tête*
suivez ce lien
ouf-revue.fr/n2#10
ou flashez le QR code

